

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 116 (1976)
Heft: 9

Artikel: De Jomini à Clausewitz
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-650400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De Jomini a Clausewitz

1. INTRODUCTION

« Clausewitz est souvent cité, mais fort peu lu... » observe Rüstow. Nous ne risquons pas grand-chose à observer qu'il en va de même pour Jomini. Et pourtant on s'est parfois efforcé de mettre ces deux penseurs militaires en parallèle. Pas toujours à bon escient, il est vrai. C'est là en effet une entreprise tentante : Tous deux sensiblement contemporains — Jomini est né en 1779 et Clausewitz en 1780 — ils publièrent, le premier son « *Précis de l'art de la guerre* »¹ en 1837, le second son « *De la guerre* » en 1831. Jomini prétendit codifier la stratégie, qui, selon lui, était fixée depuis Napoléon et n'était plus susceptible de perfectionnement, alors que Clausewitz s'efforça de « réunir en un seul faisceau tous les principes déjà connus de l'Art militaire, pour ramener ensuite chacun d'eux à sa simplicité élémentaire ». Tous deux se révèlent fortement marqués par les campagnes napoléoniennes et s'efforcent d'analyser et de tirer des leçons d'opérations dont ils avaient parfois été les acteurs et toujours les témoins. Chacun des deux a lu les ouvrages de l'autre, mais là, seul Jomini parle de Clausewitz alors qu'inversement, le second semble — ou affecte — d'ignorer le premier. On pourrait même croire qu'il ne le connaît pas si quelques allusions significatives ne permettaient pas d'affirmer le contraire. Enfin, les idées de Jomini s'opposent par leur esprit de façon absolue à celles qu'émet Clausewitz dans son « *De la guerre* ». Au point que dans l'armée prussienne, deux écoles allaient s'affronter pendant un demi-siècle, de 1810 à 1860 environ, l'une se réclamant des idées de Jomini, et l'autre de celles de Clausewitz, héritier de Scharnhorst et de Gneisenau. Antagonisme violent qui conduisit un disciple célèbre de Clausewitz² à définir Jomini comme « un esprit plat, qui, même lorsqu'il raisonne juste, ne sait vraiment pas pourquoi c'est juste ». Il est dès lors intéressant de chercher à comprendre ce qui les

¹ Refonte du « Tableau analytique » de 1830 et reprise de différentes études parues depuis 1805.

² Théodore von Bernhardi.

opposent. Ce n'est pas là vaine rhétorique, car soit Jomini, soit Clausewitz ont eu une influence persistante dans les armées, et nous sommes aujourd'hui encore tributaires d'idées et parfois de préjugés qui doivent beaucoup à leurs conceptions. A la veille de la première guerre mondiale un officier français ayant observé dans une étude que « Clausewitz n'avait aucunement compris l'empereur », le général allemand von Caemmerer nota « la difficulté qu'éprouvent les Français à pénétrer une pensée étrangère » et souligna la satisfaction que leurs adversaires devaient en ressentir. Il enchaîna que rien de plus funeste ne pourrait arriver aux Français que « de fonder leurs connaissances théoriques de la guerre sur les écrits de Jomini... ».

Antagonisme, donc, dont il est intéressant et utile de rechercher et de définir les causes, mais dont il importe, pour le mieux comprendre, de le replacer dans le contexte de son époque : après les grands affrontements des guerres révolutionnaires et napoléoniennes qui succédaient eux-mêmes à une période où la pensée militaire avait fait preuve d'une rare indigence.

2. LE FORMALISME DE LA PENSÉE MILITAIRE A LA FIN DU 18^e ET AU DÉBUT DU 19^e SIÈCLE.

Sur toute la seconde partie du 18^e siècle s'étend la grande ombre de Frédéric II. Il n'est pratiquement pas de penseur militaire de cette époque qui n'ait essayé de chercher exemples et recettes dans les guerres du roi de Prusse. Or, malheureusement, lorsque l'on cherche, on trouve généralement. Avec Bismarck, on devrait parfois se souvenir que « l'histoire enseigne que l'histoire n'enseigne rien ». Observation trop catégorique, mais souvent pertinente lorsqu'on l'applique à l'histoire militaire et aux enseignements qu'on prétend en retirer.

Car, Frédéric II n'avait pas de théorie générale de la guerre et des opérations. On a voulu voir dans « l'ordre oblique » le secret de ses victoires, une panacée en quelque sorte, à tous les problèmes opératifs. On ne comprit pas que ce n'était là en réalité qu'un procédé, variable à l'infini, et qui ne revêtait de valeur que par la manière dont le roi de Prusse l'employait. Ni Leuthen, ni Rossbach ne pouvaient être le résultat d'une recette mathématique. Ces deux batailles étaient bien plutôt les victoires géniales d'un chef doué — à un degré exceptionnel et unique à l'époque — d'un sens aigu de la manœuvre.

Frédéric le Grand ne fut pas compris. On ne réalisa pas que ses succès étaient dus à sa vision claire des réalités, et non à un dogmatisme figé. De son vivant, on s'efforça de réduire ses leçons en formules. Il le toléra. Fût-ce, comme le prétend Napoléon, « en riant sous cape » ? Il est difficile de l'affirmer. Ce qui est sûr, c'est qu'il abandonna à des généraux médiocres l'instruction de l'armée prussienne et qu'il confia l'instruction tactique des cadres au général Von Saldern dont l'influence dut s'avérer fort peu heureuse, si l'on en croit cette phrase extraite des « Principes de tactique » qu'il publia : « Il est vrai qu'il est prescrit de faire soixante-seize pas à la minute, mais à la suite de réflexions et d'observations sérieuses, j'ai été amené à penser qu'il serait préférable de ne faire que soixante-quinze pas à la minute... ». On sombrait dans le dogmatisme. Toute la manœuvre était ramenée à des mouvements de flanc, des dédoublements ou des doublements de files, des conversions et quarts de conversion, tous ces mouvements devant être exécutés mécaniquement, avec ordre, promptitude et simplicité. Ce que l'on a appelé « L'école de Potsdam » donnait à ces schémas force de loi et voulait y voir le secret de la victoire. Auerstedt et Iéna sanctionnèrent ces errements. La décadence de la pensée militaire prussienne avait entraîné deux désastres complets.

« L'école de Potsdam » n'en voulut pourtant pas tirer toutes les conclusions. Mais elle se heurta alors à Scharnhorst et à Gneisenau. Ils s'efforcèrent de former sur des bases nouvelles l'état-major prussien, de fondation toute récente. Ils s'attachèrent à démontrer qu'il fallait certes s'inspirer de l'histoire militaire, mais se garder de copier servilement les grands modèles. Qu'il fallait s'efforcer de dégager les règles permanentes de la stratégie, mais ne pas leur attribuer de valeur absolue. Ils enseignèrent que le chef n'agissait que sous sa seule responsabilité et qu'il devait, avant toute décision, repenser chaque fois son problème en adaptant ses efforts au but qu'il poursuivait.

Effort, donc, réclamaient les novateurs, réflexion, Alors que leurs adversaires continuaient à rechercher « le secret de la victoire » dans le dogmatisme et les formules, s'efforçant de fournir au chef les recettes qui lui éviteraient de penser, et qui hélas, finiraient par le priver de sa liberté en le laissant seul comme une mécanique désorientée aux mains d'un adversaire plus manœuvrier que lui.

Entre partisans des « novateurs » et partisans de « l'école de Potsdam », la lutte était âpre. C'est alors qu'entrèrent en lice deux penseurs mili-

taires qui devaient profondément marquer leur génération et les générations suivantes. L'un était Jomini, l'autre Clausewitz. Ce Clausewitz qui s'exclamait: — « Comment croire, avec un peu de réflexion, que dans les manœuvres d'automne de Postdam, il y avait quelque chose de semblable à la guerre? ».

Tous deux, Jomini et Clausewitz, avaient été profondément impressionnés par les campagnes napoléoniennes qui venaient de se terminer. Tous deux fondèrent leurs doctrines — en partie au moins — sur les manœuvres de l'empereur. Et il importe, avant de les entendre et de les confronter, d'essayer de définir succinctement l'apport de Napoléon à la pensée militaire de l'époque.

3. L'APPORT NAPOLÉONIEN

Scharnhorst, Gneisenau avaient subi et étudié l'empereur. Ils avaient compris que sa doctrine subordonnait avant tout le chef à la situation. Napoléon pensait en effet qu'il devait connaître les faits bruts — et en premier lieu s'efforcer de les connaître — pour mieux les dominer ensuite. Qu'il devait aussi créer l'événement qui lui rendrait les faits favorables.

De dogmatisme, donc, point. Le maître repousse schémas et systèmes: « A quoi bon », dit-il, « une maxime qui ne peut jamais être mise en pratique, et qui, mise en pratique sans discernement, serait souvent la cause de la perte de l'armée? ».

Et, précisant sa pensée, il distingue dans la guerre deux parties: « *La partie divine*, c'est tout ce qui dérive des considérations morales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat qui est fort et vainqueur, faible et battu selon qu'il croît l'être; *la partie terrestre*, ce sont les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles ».

Napoléon reprend là une idée que le maréchal de Saxe avait émise en 1732 déjà, lorsqu'il écrivait: « La mécanique de la guerre est d'une nature sèche et ennuyeuse... mais il y a les parties sublimes qui sont immenses, n'ont ni principes ni règles... chacun est en droit de s'en former des idées suivant l'étendue de son esprit et de ses lumières ».

« Partie divine », « partie sublime », ce sont là de bien grand mots, dans l'esprit des temps. Ce que Napoléon et Maurice de Saxe veulent opposer, c'est plus simplement la partie *humaine* et morale de la guerre à la partie plus exclusivement *technique*. Ils séparent en quelque sorte le *qualitatif* du *quantitatif* en soulignant tous deux que ce qui ne se mesure pas est plus important que ce qui se mesure. Tous deux rejettent dès lors schémas et recettes. « A la guerre, c'est l'esprit qui assure la supériorité. »

Mais comme Frédéric II, Napoléon demeura incompris. Il ne chercha pas à faire école. Sa méthode absolue de commandement ramenait tout à lui-même et il exigea avec force que ses maréchaux ne fussent jamais que de simples exécutants. Il écrit en 1806 au maréchal Berthier — « Tenez-vous en strictement aux ordres que je donne, exécutez ponctuellement mes instructions... moi seul sais ce que je dois faire... ». Non formés, les grands subordonnés, une fois laissés à eux-mêmes, courront d'échec en échec.

On le voit, les réformateurs allemands, Scharnhorst et Gneisenau rejoignaient bien la ligne napoléonienne en condamnant les recettes stéréotypées de « l'école de Potsdam ». Ils auraient pu faire leur cette affirmation de l'Empereur: « La tactique, les évolutions, la science de l'ingénieur et de l'artillerie peuvent s'apprendre dans les traités à peu près comme la géométrie; mais la connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'expérience, par l'étude de l'histoire des guerres et des batailles des grands capitaines. Il n'y a point de règles précises, déterminées, tout dépend du caractère que la nature a donné au général, de ses qualités, de ses défauts, de la nature des troupes, de la portée des armes, de la saison et de mille circonstances qui font que les choses ne se ressemblent jamais ».

Tout catégorique qu'il ait été, Napoléon n'influença pas dans l'immédiat les générations militaires françaises qui lui succédèrent. On n'eut pas conscience de l'importance qu'il avait accordé au rôle du chef. Comme on l'avait fait en Prusse après Frédéric II, on l'étudia avant tout pour trouver dans ses campagnes des recettes, des procédés et des schémas. On s'imaginait là encore que l'imitation servile serait à l'avenir le chemin de la victoire. Les officiers avides de se former se penchèrent alors sur ses commentateurs, en France plus particulièrement sur Jomini, en Prusse sur Jomini et Clausewitz.

4. LES THÈSES DE JOMINI

L'œuvre du général Jomini est assez touffue, et il est peu aisé de s'y retrouver. On peut, au mieux, la scinder en deux parties distinctes : Celle où il s'exprime sur la nature et les lois générales de la guerre, et celle où il s'efforce de tirer des campagnes napoléoniennes des règles d'application courante.

La première est valable dans sa plus grande partie. « La guerre », affirme Jomini, « n'est point une science positive et dogmatique, mais un art soumis à quelques principes généraux, et, plus que cela encore, un drame passionné dans lequel l'esprit et le moral des masses, ainsi que les talents et le caractère des chefs exercent une influence décisive ».

Ou encore :

« La guerre est un grand drame dans lequel mille causes morales ou physiques agissent plus ou moins fortement et qu'on ne saurait réduire à des calculs mathématiques ».

D'emblée, on le voit, Jomini prend ses distances d'avec les faiseurs de systèmes et rejoint l'esprit des manœuvres frédériciennes et napoléoniennes. Il se défend vigoureusement d'être un dogmatique et condamne ceux de ses contemporains qui « veulent faire la guerre trigonométriquement ». Partant de là, il va chercher à dégager les principes fondamentaux qui doivent régir la stratégie : « Il existe », écrit-il, « un petit nombre de principes fondamentaux de la guerre dont on ne saurait s'écarte sans danger et dont l'application a été presque en tout temps couronnée par le succès... Au contraire, rien n'est plus propre à faire triompher l'erreur que les théories pédantesques basée sur la fausse idée que la guerre est une science positive dont toutes les opérations peuvent être réduites à des calculs infaillibles ».

Jomini se penche alors sur les campagnes de Frédéric II et de Napoléon. Il pense avoir trouvé « le secret de la victoire » en constatant que le roi de Prusse doit ses succès à une seule manœuvre, toujours répétée, et qui consiste « ...à porter le gros de ses forces sur une seule aile de l'armée ennemie ». Il observe que les victoires de Napoléon ont été très souvent obtenues par le même procédé, et il en conclut qu'« en appliquant par la stratégie à tout l'échiquier d'une guerre ce même principe que Frédéric II avait appliqué aux batailles, on aurait la clef de toute la science de la guerre ». Il s'attarde à la méthode napoléonienne, dont il

donne d'excellentes définitions. Il dégage, des analyses qu'il fait, des principes valables aujourd'hui encore. Ceux qui traitent, entre autres, de « l'économie des forces »; de l'intérêt de concentrer le maximum de moyens sur les points décisifs du théâtre de la guerre et, si possible, sur les arrières de l'ennemi tout en préservant ses propres lignes de communications; de la nécessité d'agir simultanément avec toutes ses forces en les engageant contre des fractions de l'armée adverse; de la manœuvre sur les lignes intérieures et de l'obligation où se trouve le chef d'être toujours parfaitement renseigné sur les mouvements de l'ennemi.

Dans cette partie de l'œuvre de Jomini, une seule réserve s'impose: La définition qu'il donne du but des opérations. Il voit bien, et signale même, que Napoléon n'avait jamais eu d'autre but que la désorganisation — mieux — la destruction de l'armée ennemie. Et cependant, il fixe, parmi les buts possibles des opérations, des objectifs territoriaux, passages obligés, une région, ou encore la capitale du pays ennemi. Il accorde même sa préférence à ces objectifs géographiques, ouvrant par là même une source d'erreurs qui n'est aujourd'hui encore pas tarie, et qui consiste à attaquer le terrain et non pas l'ennemi. Clausewitz devait s'élever avec vigueur contre cette conception.

Malheureusement, Jomini ne devait pas s'en tenir là. L'eût-il fait que son œuvre y aurait gagné et serait aujourd'hui encore à peu de chose près actuelle. Lui qui avait si bien défini la nature de la guerre, qui s'était élevé avec vigueur contre les « faiseurs de systèmes », tombe ensuite malencontreusement dans les travers qu'il avait condamnés.

« Il existe un petit nombre de principes fondamentaux de la guerre » avait-il dit, rejoignant en cela Napoléon qui avait affirmé: « Il y a peu de principes, mais il y en a ».

Or Jomini, sur sa lancée, va codifier à perdre haleine. Il établit 150 à 200 règles, classe tout, veut tout régir et tout définir. La conduite des opérations est réduite à un schéma. Il écrit: « Un théâtre général d'opération ne présente guère que trois zones: Une à droite, une à gauche, une au centre. De même, chaque zone, chaque front d'opération, chaque position stratégique et ligne de défense, comme chaque ligne de bataille, n'a jamais que ces mêmes subdivisions, c'est-à-dire deux extrémités et un centre. Or, il y aura toujours une de ces trois directions qui sera bonne pour conduire au but important que l'on veut atteindre; une des deux autres s'éloignera plus ou moins, et la troisième lui sera tout à fait

opposée. Dès lors, en combinant les rapports de ce but avec les positions ennemis et avec les points géographiques, il semble que toute question de mouvement stratégique, comme de manœuvre tactique, se réduira toujours à savoir si, pour y arriver, l'on doit manœuvrer à droite, à gauche ou directement devant soi: Le choix entre trois alternatives si simples ne saurait être une énigme digne d'un nouveau sphinx ».¹ Jomini sombre ainsi en plein dans le formalisme qu'il avait initialement si violemment blâmé. La contradiction est flagrante. Elle le conduit à définir avec précision douze ordres de bataille types, quatre variantes de l'ordre parallèle, deux variantes de l'ordre perpendiculaire, deux variantes de l'ordre oblique, un ordre combiné au centre et sur une aile, un ordre échelonné, un ordre concave, un ordre convexe, etc...

Jomini s'était égaré. Partant d'une analyse et d'un point de départ juste, il était retombé dans les erreurs de ses devanciers. Aussi ne faut-il pas s'étonner du succès qu'il rencontra dans le milieu formaliste « des vieilles barbes de l'école de Potsdam ». Les « faiseurs de système » saluèrent en lui celui qui apportait la caution de l'empereur à leurs méthodes surannées. Mais ses œuvres déclenchèrent aussi par réaction l'ire des disciples de Scharnhorst et de Clausewitz qui voyaient avec consternation surgir dans le camp de leurs adversaires ce renfort inattendu. Témoin ce dur jugement du général von Bernhardi:

« Quand on lit Jomini, il semble qu'il n'y ait plus rien de problématique à la guerre: pour chaque action, il y a des règles et des lois qui déterminent le succès, et on dirait que le grand Corse doit ses lauriers uniquement à ce fait qu'il s'en est tenu consciencieusement aux règles que la critique devait par la suite déduire de ses guerres. En réalité, Jomini violente outrageusement les hauts faits de Napoléon. Il les enferme dans un système de conceptions tout à fait arbitraire qu'il attribue à Napoléon et il perd ainsi de vue ce qui, en réalité, fait surtout la grandeur de ce général: La hardiesse absolue de ses actes, où, se moquant de toute théorie, il cherche seulement à s'adapter le mieux possible à chaque solution. »

¹ Cette manière toute schématique de concevoir les opérations peut être rapprochée de l'enseignement donné dans une Ecole de guerre étrangère, à la veille de la seconde guerre mondiale: « Dans l'attaque, la profondeur de l'avance ne doit pas dépasser la moitié du front d'attaque, lui même conditionné par le nombre de groupes d'artillerie engagés. Un groupe peut battre 300 m. de front. Pour savoir sur quel front on attaque, on multiplie 300 par le nombre de groupes d'artillerie engagés et pour connaître la profondeur maximale possible de l'avance on divise par 2 le front d'attaque ainsi obtenu ».

5. LES THÈSES DE CLAUSEWITZ

Pour Clausewitz, le point de départ de toute réflexion sur la guerre se situe dans le domaine de la politique de l'État. « La guerre », estime-t-il, « n'est qu'un moyen plus énergique d'exprimer la pensée politique dans un langage qui, s'il n'a pas sa logique propre, a du moins sa grammaire à lui ». Il précise avec concision: « La politique, au lieu de rédiger des notes, gagne des batailles ».

Clausewitz est un réaliste. Il ne tient compte que des seuls faits. L'ennemi doit plier devant notre volonté et seule parviendra à l'y contraindre une politique de force. Cette force seule est le moteur vrai, et « son emploi étant illimité, chacun des deux adversaires impose à l'autre la loi, d'où résulte une influence réciproque, qui de part et d'autre doit conduire à l'extrême ».

Dès lors, la bataille d'anéantissement devient le but, et non pas le moyen. Tout l'effort de guerre doit porter sur l'écrasement des armées ennemis et l'on doit se garder de se borner à la recherche de résultats partiels: « La destruction de la force armée de l'adversaire est la pierre d'angle de toutes les combinaisons ».

Cette théorie de la guerre totale et de la bataille d'anéantissement — présenté ici schématiquement, car elle devrait, pour être complète, être longuement développée — était dans la ligne napoléonienne. Elle s'opposait dans son essence aux guerres restreintes que l'on avait connues avant les campagnes de la Révolution et de l'Empire.

Clausewitz, comme Jomini, se défend d'être un dogmatique. Mais lui, restera fidèle dans toute son œuvre à cette profession de foi. Il définit ainsi sa théorie pratique:

« Il faudrait rejeter sans hésitation toute théorie qui aurait la prétention de déterminer des plans de guerre et de campagne pour les livrer tout faits comme des objets de fabrication mécanique ». « Une théorie d'art militaire doit former l'esprit des futurs commandants d'armée, mais elle n'a pas pour cela à les accompagner sur le champ de bataille ».¹

¹ L'armée prussienne, puis allemande, restera fidèle aux conceptions de Clausewitz. Exemple en soit l'attitude du général Verdy du Vernois, débouchant sur le champ de bataille de Nachot, en 1866. — « Au diable les enseignements ! » s'écriait-il, « Le bon sens suffit pour nous tirer d'affaire ! ». Et il posait la fameuse question que Foch devait faire sienne: — « De quoi s'agit-il ? » Ce faisant, il mettait exactement en pratique ce qu'on lui avait enseigné...

« Elle doit faire percevoir à l'esprit le point vers lequel convergent toutes les lignes de l'édifice, elle ne doit pas chercher à déterminer une formule algébrique pour le champ de bataille ; elle doit plutôt donner au chef conscience de sa force intérieure que lui servir de jalon dans la voie qu'il doit suivre. Elle doit se garder de donner des modèles ou de fournir des systèmes. L'élaboration d'une doctrine positive de la guerre est impossible... ».

Cette théorie était à l'époque révolutionnaire et s'opposait à tout ce que les penseurs militaires avaient précédemment déduit des campagnes des grands généraux. Pour la première fois le chef militaire était placé seul devant son problème, devant les faits bruts et ne pouvait plus compter pour y faire face que sur sa réflexion et ses seules capacités. On se refusait à lui apporter l'aide schématique de recettes toutes faites propres à lui garantir le succès. C'est en lui-même qu'il devait trouver la force nécessaire pour surmonter les obstacles et faire triompher sa propre volonté sur celle de son adversaire.

Clausewitz, de par la manière dont il avait abordé son sujet, ne put qu'éviter de donner des exemples et des règles, comme le faisaient ses contradicteurs. En revanche il alla au-delà, jusqu'à l'essence même de la guerre, étudiant ses rapports avec la politique et cherchant à la caractériser dans sa totalité et sous ses aspects les plus diversifiés. Il s'en tint à la définition de la stratégie dans son sens le plus général, à l'étude des armées, aux rapports mutuels de la défense et de l'attaque, à l'étude des plans de guerre.

Tout ce qu'il dit et écrit ne saurait être accepté sans réserve. C'est ainsi que par certains de leurs aspects, ses idées sur les avantages comparés de l'offensive et de la défensive ont pu prêter le flanc à la critique. On lui a reproché aussi d'avoir par trop négligé le problème de l'ennemi s'en rapportant peut-être un peu facilement à la loi des probabilités. Il est difficile aussi parfois en le lisant de se défendre de l'impression qu'il joue du paradoxe, comme il le fait par exemple lorsqu'il prétend démontrer que la défense est plus « acte de guerre » que l'attaque : « C'est évidemment la défense qui provoque le premier acte de guerre, car le but l'attaque est la prise de possession et non la guerre qui est subordonnée et n'éclatera qu'en cas de résistance ».

Clausewitz s'éleva avec véhémence contre les théories de la guerre telles qu'elles avaient été défendues dans la seconde moitié du 18^e

siècle et au début du 19^e siècle. Il s'en prit en particulier à tous les «faiseurs de système» qui n'accordaient d'importance qu'à ce qui pouvait se déterminer par le calcul et la géométrie, construction de places fortes, de magasins, fabrication d'armes et de munitions, mouvements et formations de l'armée, en négligeant tout le côté humain de la guerre. Toutes ces préoccupations secondaires étaient cause, disait Clausewitz, qu'on ne voyait plus la clef du succès que dans des doctrines positives, des lois, des principes. Ainsi des lignes intérieures, chères à Jomini, ou de cette autre erreur qui consiste à prendre le terrain comme élément déterminant et à le substituer à l'ennemi. Il écrit à ce propos:

« Dans les questions d'art militaire, le mot dominer¹ exerce une sorte de fascination à laquelle il convient certainement d'attribuer la majeure partie de l'influence que le relief du terrain a sur l'emploi des forces armées. C'est là qu'il faut chercher l'origine d'une foule d'expressions telles que celles de: position dominante, clé de pays, manœuvre stratégique, etc..., que la scolastique militaire conserve religieusement.

La plupart du temps, ces expressions sont vides de sens ». « C'est ainsi qu'on en est arrivé... à regarder le seul fait de la possession d'une position dominante comme un acte effectif de puissance militaire, ou en d'autres termes, comme un véritable coup porté à l'ennemi ».

Les idées de Clausewitz — qui devait beaucoup, souvenons-nous-en à Gneisenau et à Scharnhorst — devaient à la longue influer de manière très sensible sur toute la méthode de commandement de l'armée prussienne d'abord, allemande ensuite. Elles se trouvèrent codifiées dans les éditions successives des règlements de manœuvre et des conduites des troupes jusqu'à nos jours. Mais il leur fallu d'abord balayer le dogmatisme persévérant de « l'école de Potsdam ». La lutte fut longue et ne cessa que peu avant la guerre prusso-autrichienne de 1866. Moltke en adoptant telles quelles, sans les modifier, la doctrine et les idées de Clausewitz, allait leur donner définitivement droit de cité dans l'éthique militaire allemande. Le formalisme avait alors perdu définitivement la partie. Alors que dans les autres pays, les militaires s'enlisaien dans leur routine, le Haut-Commandement allemand s'affranchissait de ses idées périmées et créait une méthode de commandement dont le succès n'allait pas tarder à couronner les effets.

¹ Pris dans le sens, non de la CT 69 de notre armée, mais dans celui « d'occuper une position plus élevée... » Pas de confusion, SVP... MERCI.

6. CONCLUSION

Jomini exerça une influence durable sur son siècle. Il avait analysé remarquablement les campagnes napoléoniennes et il bénéficiait du préjugé favorable que l'approbation de Napoléon avait portée sur ses œuvres à Sainte-Hélène. Ses disciples furent nombreux.

Ils se recrutèrent le plus souvent, certes, parmi les admirateurs de l'empereur, mais aussi parmi ceux qui, avides de profiter des leçons de Napoléon, aspiraient à les voir présentées sous formes de règles, de méthodes et de recettes propres à assurer le succès. Jomini ne pouvait être que leur maître.

Il avait brillamment défini la nature de la guerre. Mais, en s'efforçant de tirer des guerres napoléoniennes des règles d'application courantes, il avait dévié. Il n'avait abouti qu'à des spéculations qui étaient en contradiction avec les réalités de la guerre. Ses disciples, français en bonne partie, ne le discernèrent pas. Ils continuèrent à voir en lui l'homme qui avait fourni la recette des victoires napoléoniennes. Par contre les penseurs militaires ne s'y trompèrent point, tel le général von Caemmerer qui se félicitait de voir leurs adversaires potentiels s'égarer avec Jomini dans les méandres du dogmatisme. Des Français opinèrent d'ailleurs aussi dans ce sens, tel le général Lewal, commandant de l'Ecole Supérieure de Guerre, qui voyait « dans l'admiration durant un demi-siècle de la codification de l'épopée napoléonienne par Jomini l'abaissement de la pensée militaire française ».

L'œuvre de Jomini est donc de valeur assez inégale. Par certains de ses aspects — ceux en particulier où l'auteur s'élève à l'analyse de la guerre et des grandes opérations — elle garde un intérêt certain. Encore faut-il s'astreindre à un laborieux effort pour dégager ce qui demeure permanent de ce qui est dépassé. Par d'autres aspects, elle ne présente plus guère qu'un intérêt historique, car elle a mal supporté le poids des âges. Cette constatation ne permet cependant pas d'accéder sans réserve au jugement assez dur du maréchal Foch. On lui demandait: — « Et Jomini, monsieur le maréchal? » — « Jomini? Oh! très surfaite... Pas bien forte, sa doctrine, à ce Suisse! ».

Clausewitz a mieux traversé les temps. Il le doit avant tout au fait qu'il a su aller à la quintessence même de la guerre et que son œuvre est

¹ Charles Le Goffic — « Mes entretiens avec Foch » — Ed. Spes p. 71.

davantage une philosophie qu'un traité de stratégie. Comme telle, elle devait garder son actualité. Le rejet que Clausewitz fait de tout dogmatisme l'empêche de s'attacher à une mode ou à une époque. Seuls quelques rares aspects de son œuvre ont perdu de leur actualité. Il l'avait prédit, lorsqu'il écrivait: « Mon point de vue rend possible une théorie satisfaisante de la conduite de la guerre, à savoir une théorie qui sera utile et *jamais* en opposition avec la réalité. Il dépendra seulement d'une activité intelligente de la concilier si complètement avec la pratique qu'il n'y aura plus entre théorie et pratique cette absurde différence qu'une théorie inintelligente, privée du simple bon sens, a souvent manifestée ».

Ainsi, Clausewitz dégage la pensée militaire du dogmatisme. Il l'élargit et la lie à l'évolution politique, sociale, économique de l'Etat. Mais il est seul à le faire et à défendre cette conception avancée et il faudra longtemps pour que ses disciples parviennent à imposer ses idées. Mais lorsqu'ils y réussiront, elle s'enracinera profondément dans les doctrines politiques et militaires, par delà toutes les frontières, toutes les langues et toutes les mentalités.

Les doctrines de guerre, quelles qu'elles fussent, ont toujours juré qu'elles étaient filles de l'Histoire. Chacune pourrait tout aussi bien jurer qu'elle en est mère puisqu'elles créent des convictions qui deviendront mobiles d'action. Mais aucune doctrine, plus que celle de Clausewitz ne pourrait le prétendre à meilleur titre, car elle a profondément influencé notre époque.

Major EMG M-H. MONTFORT

